

## L'entrée en non-violence inaugure l'humanité

### Avertissement

**D**epuis de longues années déjà, celles et ceux d'entre nous qui s'efforcent de populariser les pratiques non-violentes comme méthodes pour résoudre ou gérer les conflits ne manquent pas d'achopper à une sérieuse difficulté : la formulation négative de l'expression « non-violence ».

Certes, l'usage de ce substantif - ou de l'adjectif « non-violent » - présente l'avantage de faire appel à une expérience que chacun fait, irrécusable : celle de la violence, de la violence subie de la part d'autrui ou celle de ma propre violence - la violence qui porte atteinte à la vie d'autrui (les coups portés, le meurtre) ou celle qui dénie la dignité de chaque humain (le mépris, l'injustice). Ainsi la forme même de l'expression « non-violence », qui nécessite l'adjonction de l'adverbe de négation « non- », souligne bien l'acte, le geste actif, l'attitude morale de refuser la violence, de la récuser, de la délégitimer. C'est ainsi que, depuis de longues années, les artisans des luttes non-violentes essaient, avec plus ou moins de succès (plutôt moins... !), de s'accommoder de cette expression négative. Ils déploient, dans l'explication de leurs luttes, une pédagogie qui a l'avantage de faire clairement appel à un sursaut moral, à une mobilisation des ressources de la conscience et du cœur.

Cependant, si l'on parvient ainsi, dans une perspective pratique, à s'accommoder du caractère négatif du mot non-violence pour un appel à l'action, il en est tout autrement d'un point de vue théorique, lorsqu'on entreprend de réfléchir aux fondements conceptuels d'une philosophie de la non-violence. Car le mot incline inévitablement à penser que la violence est première, radicale, originaire, et que son refus est toujours second, réactif, conséquent. En accordant ainsi, dans une perspective réflexive de fondation, un caractère originaire à la violence, on commet la plus grave faute de pensée qu'il soit possible de commettre. Non seulement on se prive du seul recours susceptible d'asseoir les bases d'une pensée de la non-violence, mais on rend impossible la tâche essentielle : celle de mobiliser les ressources capables de délégitimer toute violence en la frappant dans ses racines. On conforte, sans s'en rendre compte, tous les pessimismes, les défaitismes,

les cynismes, les nihilismes. De fait, on rend impraticable, à tout jamais, le chemin de l'espérance. L'enjeu est donc fondamental : il s'agit de se convaincre de la positivité, de l'inaliénable créativité de la non-violence, afin d'en libérer toutes les énergies.

Il m'est apparu qu'Albert Camus pouvait nous être d'un grand secours pour cette tâche. Dans *L'homme révolté*, avec le style incisif qu'on lui connaît, il a su, mieux que tout autre, magnifier la puissance instauratrice de la révolte, de l'indignation devant l'injustice, du refus du meurtre. Dans les pages qui suivent, je reprends à mon compte les meilleurs accents qu'il a su donner aux dix premières pages de *L'homme révolté*. J'avertis le lecteur que je ne me contente pas de quelques citations, mais que (moyennant des transpositions et des ajustements dont j'assume seul la responsabilité) je le cite à pleines pages, sans guillemets, en commettant ainsi le délit de plagiat. En toute connaissance de cause, je compose ainsi un « À la manière de... ».

B. Q.



Portrait d'Albert Camus par Petr Vorel (source : wikicommons)

# La non-violence, espoir de paix pour le monde ?

Qu'est-ce qu'un homme qui désavoue toute violence ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. L'élan du désaveu s'appuie tout à la fois sur un refus catégorique de toute violence, jugée intolérable, et sur la certitude confuse d'un bon droit, qui est aussi un devoir irrésistible : il est « en droit de », et aussi « obligé à ». L'indignation ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon et quelque part, raison. C'est en cela que l'homme qui refuse la violence dit à la fois non et oui.

## L'avènement d'une conscience

Au commencement de ce refus de toute violence, il y a une adhésion entière et instantanée de l'homme à une certaine part de lui-même. Il fait donc intervenir, explicite ou non, un jugement de valeur. Jusque-là, il se taisait au moins, abandonné à un acquiescement dans lequel une condition, même si on la juge malaisante, est acceptée. Se taire, c'est laisser croire qu'on ne juge pas, qu'on ne désire rien. À partir du moment où il parle, même en disant non, l'homme juge et désire. L'indigné fait volte-face. Le voici qui se lève. Il oppose ce qui est préférable à ce qui ne l'est pas. Il préfère, il juge, il disqualifie. Le voici qui invoque une valeur. Toute valeur n'entraîne pas l'indignation, mais tout désaveu invoque inexorablement une valeur.

Si confusément que ce soit, c'est une montée de conscience qui naît de ce mouvement d'indignation : la perception, soudain éclatante, qu'il y a dans l'homme quelque chose à quoi il peut s'identifier, fût-ce pour un temps. Cette identification, jusqu'ici, n'était pas sentie réellement. Toutes les violences antérieures au mouvement d'insurrection, il les souffrait. Souvent même, il avait observé ou consenti à des exactions plus révoltantes que celle qui maintenant

déclenche sa rébellion. Il y apportait même une étrange patience. Avec la perte de patience commence au contraire un mouvement qui peut s'étendre à tout ce qui était auparavant accepté ou toléré. Cet élan le porte plus loin qu'il n'était dans le simple refus. Ce qui était initialement une résistance irréductible de l'homme devient l'homme tout entier qui s'identifie à elle, et s'y résume. Cette part de lui-même qu'il vient de déceler, il la met maintenant au-dessus du reste et la proclame préférable à tout, même à la vie. Elle s'érige en lui bien suprême. Avec l'indignation devant toute violence, c'est la conscience qui s'atteste.

## Un ébranlement qui dépasse l'individu tout seul

On voit maintenant qu'une telle surréction est tout ensemble conscience d'un Tout encore assez obscur et d'un Rien qui annonce la possibilité de sacrifice de l'homme à ce Tout. L'homme indigné, dans le refus que son indignation entraîne, veut être tout, s'identifier totalement à ce bien dont il a pris la mesure et dont il veut qu'il soit, dans sa personne, reconnu et salué – ou n'être rien. À la limite, il acceptera la déchéance dernière qui est la mort s'il doit être privé de cette consécration exclusive qu'il appellera, par exemple, sa liberté. Plutôt mourir que d'exister violent.

Ce mouvement contient immanquablement un passage : celui du « il faudrait que cela fût » au « je veux que cela soit ». Mais plus encore, peut-être, un dépassement : celui de l'individu tout seul, dans sa singularité. Le surgissement de ce Tout ou Rien démontre que le désaveu de toute violence, contrairement à l'opinion courante et bien qu'elle naisse dans ce que chacun recèle de plus strictement personnel, appelle à dépasser la notion même d'individu. Si l'indigné envisage de préférer la mort à la négation de ce Tout qu'il

défend, c'est qu'il le place au-dessus de lui-même.

## Un soulèvement qui s'élargit à tous

Il est donc mû par un élan encore confus, mais dont il perçoit nettement, au moins, qu'il lui est commun avec tous les hommes. Ce soulèvement le tire de sa solitude supposée et lui fait pressentir les approches de quelque fraternité. C'est bien pour toutes les existences en même temps qu'il se dresse lorsqu'il juge que, dans la violence, quelque chose d'essentiel, de permanent, est nié, quelque chose qui ne lui appartient pas à lui seulement, mais qui est une contrée commune où chaque homme, où tous les hommes – et même celui qui l'insulte, l'opprime ou le méprise – ont une communauté prête. Ce quelque chose qu'il appellera, par exemple, sa dignité. Oui, blesser la dignité d'un homme, c'est indigne.

On observera d'ailleurs que ce sursaut, avec le désaveu qu'il contient, ne se produit pas seulement, et forcément, chez la victime de la violence : il peut naître aussi au simple spectacle d'une violence dont est victime autrui. C'est donc que le témoin s'identifie de quelque manière à la victime. Cependant il ne s'agit pas d'abord d'une identification psychologique, en imagination et sympathie. Au contraire, il peut arriver que nous ne supportions pas de voir infliger à autrui une humiliation ou une injustice que nous-mêmes avons subie sans révolte : on peut même trouver intolérable, injustifiable, une violence commise à l'encontre d'hommes que nous considérons comme nos adversaires. C'est donc qu'il y a quelque chose comme une identification de destinée. Dans le mouvement de refus de toute violence, l'homme sort de lui-même et se dépasse en tout homme. Loin d'être seulement psychologique, la solidarité qui s'affirme ici est métaphysique.

## Un avenir pour nos sociétés modernes

On objectera peut-être que ce sursaut, qui amène à juger injustifiable toute violence, est, en fait, variable, relatif : les raisons pour lesquelles on sera amené à refuser la violence semblent manifestement changeantes selon les civilisations, les époques et les cultures. Peut-on nier qu'un paria hindou, un guerrier de l'époque Inca, un primitif de l'Afrique centrale ou un membre des premières communautés chrétiennes n'avaient pas la même idée de la révolte ? On pourrait établir

**Pour être  
- je veux dire  
pour être homme -  
l'homme  
doit s'indigner  
devant la violence,  
la désavouer,  
la combattre.**

que la notion même de révolte, de sursaut de conscience, le désaveu de la violence, n'avaient sans doute pas le même sens dans ces cas précis. Il est vrai que l'idée même de résister, de se rebeller, de récuser, s'exprime très difficilement dans les sociétés où les inégalités sont très grandes (par exemple le régime des castes en Inde), ou au contraire dans celles où l'égalité est intégrale, naturelle (dans bien des sociétés dites primitives). Au sein de la vie sociale, l'esprit de contestation n'est guère possible que dans les groupes où une égalité formelle recouvre de grandes inégalités de fait. C'est dire que le problème de la violence et de la révolte contre la violence n'a sans doute de sens que dans nos sociétés occidentales et dans celles qui tendent à leur ressembler. C'est l'essor de la

réflexion politique, qui ne date que de quelques siècles, et le développement de la théorie de la liberté politique, qui ont produit, au sein de nos sociétés développées, une avancée de l'idée de l'homme, une prise de conscience de ses droits, des requêtes nouvelles en matière de pratiques de la liberté personnelle. C'est ce progrès lui-même, accompagné de ses inégalités, de ses désordres établis, de ses injustices renouvelées, qui rend possible le sursaut de conscience, engendre le sentiment de solidarité avec les victimes et conduit à entreprendre les luttes non-violentes. Le désaveu de la violence est le fait de l'homme informé qui possède une conscience accrue de ses droits. C'est donc dans nos sociétés modernes que le oui de la non-violence est devenu une dimension essentielle de l'homme. Il est aujourd'hui notre réalité historique, notre vérité contemporaine. Avec lui, c'est peut-être notre destin qui se joue.

### Une évidence première : nous sommes des hommes

Comprenons bien que le fondement du oui qu'enveloppe le choix de la non-violence n'est pas autre chose que ce choix lui-même. La plus grande solidarité humaine repose entièrement sur cet élan d'indignation – et ce mouvement, à son tour, ne trouve de justification que dans cette complicité. C'est pourquoi

toute pratique, toute politique, toute institution qui s'autorise à blesser ou à nier cette solidarité première doit être dénoncée comme violente. Pour être – je veux dire pour être homme – l'homme doit s'indigner devant toute violence, la désavouer, la combattre. Mais son refus, sa lutte et le oui qu'elle proclame se doivent de ne pas trahir l'élan qui est à leur source et constitue le seul garant de leur légitimité – cet élan par lequel tous les hommes, en se rejoignant, commencent d'être, et d'être-ensemble. Le mal, la souffrance, le malheur qu'éprouve un seul homme à qui l'on fait violence sont devenus peste collective.

Aujourd'hui, dans l'ordre de l'action, l'entrée en non-violence joue le même rôle que le « cogito » dans l'ordre de la pensée : elle est devenue l'évidence première – cette évidence qui tire l'individu hors de sa solitude et le fait accéder à cette terre commune où l'existence devient humaine.

Je refuse toute violence, nous sommes donc des hommes.

Bernard Quelquejeu

Les principales publications de Bernard Quelquejeu concernant la non-violence ont été réunies dans un livre intitulé : *Sur les chemins de la non-violence*, publié par la Librairie philosophique J. Vrin, Collection « Pour demain », 2010.

## VIOLENCE ET VIOLENCES

La place impartie au dossier dans la revue nous contraint à transférer deux articles sur le site de Parvis, où nous vous invitons à les consulter.

Dans *Violences, violences et... toujours violences*, Françoise Gaudoul écrit : « La violence, on en parle beaucoup et on en parle très mal. Il y a confusion entre la violence ou agressivité, colère, force et le conflit... La vraie définition de la violence est l'utilisation de forces physiques ou psychologiques pour contraindre, dominer, donner la mort... Elle est une atteinte à la dignité humaine... »

Nicole Palfroy, dans *La violence au quotidien*, trace une carte des lieux de conflits : entre nations, dans la rue, au travail, à l'école, dans la famille...

La suite sur le site : [www.reseaux-parvis.fr](http://www.reseaux-parvis.fr)